



## DU « JEUNE ADVENTUREUX QUI S'EN VA CHERCHER ADVENTURE » : LE GOÛT DU RISQUE DANS LES MÉMOIRES DE FLORANGE

Lionel PIETTRE (U. Grenoble Alpes)

*Et però sempre, come donna è amica de giovani, perche son' men  
respettivi, più feroci et con più audacia la comandano'.*

Dans une allégorie aussi célèbre que misogyne, Machiavel retient trois caractéristiques pour décrire les « jeunes gens » dont la fortune, « parce qu'elle est femme », serait « l'amie » : « ils sont moins circonspects, plus violents, et la commandent avec plus d'audace »<sup>2</sup>, ou, comme l'écrit Jacques de Vintimille, le premier traducteur du *Prince* : « plus hardiz, plus fiers, et ardentz »<sup>3</sup>. Je voudrais m'arrêter sur ce type du jeune homme aimé de la fortune et la dominant, car il me semble décrire le rapport à l'aventure dans les *Mémoires* de Florange, qui se présente lui-même comme un « Jeune Adventureux qui s'en va chercher adventure »<sup>4</sup> – en particulier en Italie, terrain d'exercice par excellence pour la violence de la chevalerie au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Comme le résume l'un des rares articles consacrés au mémorialiste : « Tout au long de sa carrière se manifestèrent sa hardiesse et son impatience de combattre [...] »<sup>5</sup>. Robert III de La Marck, seigneur de Florange (ou Fleurange(s) ; 1491-1536), est le fils d'une lignée de puissants seigneurs dont les terres se situaient sur les marches de l'Empire et du royaume de France, entre les Ardennes et la Lorraine. En dépit de cette situation qui assurait à sa famille une relative indépendance, il resta toute sa vie attaché à la couronne de France, à Louis XII puis, plus encore, à François I<sup>er</sup> dont il fut le compagnon de jeu avant de devenir son compagnon d'armes. Il suivit l'un et l'autre rois dans la plupart de leurs campagnes, et servit les desseins de François I<sup>er</sup> en usant de son influence en terre allemande, notamment au moment de la tentative manquée du roi pour se faire élire empereur (1519), puis, deux ans plus tard, quand éclata le premier conflit Valois-Habsbourgs dans les Ardennes (1521). Prisonnier à la défaite de Pavie (1525), c'est en captivité, dans la forteresse de L'Écluse (Sluis, en Flandre)<sup>6</sup>, qu'il dicta ses *Mémoires* – que nous nommons ainsi par commodité, mais il est important de

<sup>1</sup> Machiavel, *Il Principe*, XXV, Rome, Antonio Blado, 1532, texte en ligne.

<sup>2</sup> Trad. Christian Bec dans Machiavel, *Le prince et autres œuvres*, éd. Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 2018, p. 175.

<sup>3</sup> *Le Prince*, trad. Jacques de Vintimille, éd. Nella Bianchi Bensimon, ENS LSH, 2005, p. 155, texte en ligne.

<sup>4</sup> *Mémoires du maréchal de Florange, dit le Jeune Adventureux*, t. 1, éd. Robert Goubaux et P.-André Lemoisne, Paris, Renouard/Laurens, 1913, p. 53. (Ci-après *Mémoires*, t. 1.) Sur Florange, voir l'introduction de P.-A. Lemoisne aux *Mémoires*, t. 2, éd. Robert Goubaux et P.-André Lemoisne, Paris, Édouard Champion, 1924 (ci-après *Mémoires*, t. 2.) ; Roman d'Amat, art. « Florange », dans *Dictionnaire de Biographie française*, vol. 14, dir. Roman d'Amat, Paris, Letouzey, 1976, col. 92-93 ; et Étienne Vaucheret, art. « Fleuranges », dans *Dictionnaire des Lettres françaises : le XVI<sup>e</sup> siècle*, dir. Georges Grente, revue et mise à jour sous la direction de Michel Simonin, Paris, Fayard/LGF, 2001, p. 518-520.

<sup>5</sup> Étienne Vaucheret, *op. cit.*, p. 519.

<sup>6</sup> Le *terminus ante quem* de la composition des *Mémoires* est le 13 février 1526, lorsque Florange fut mis en liberté sur ordre de Marguerite d'Autriche, à l'issue du traité de Madrid. Voir l'introduction aux *Mémoires*, t. 2, p. XX.



garder à l'esprit que l'ouvrage, resté manuscrit jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>, n'a jamais porté ce nom avant d'être édité. Le manuscrit le plus complet, découvert voici plus d'un siècle par R. Goubaux, et publié après sa mort par P.-A. Lemoisne, porte ce titre : *La vie du jeune aventureux nommez monsieur de Florenge*<sup>8</sup>.

Récit de la vie chevaleresque d'un jeune homme qui n'a pas choisi ce surnom par hasard, cet ouvrage place bien au premier plan le thème de l'aventure ; l'*ethos* même du mémorialiste est forgé sur cette notion éminemment positive, à l'inverse de celle d'*apologie* qui donne souvent le ton à d'autres Mémoires du temps<sup>9</sup>. Nul besoin ici de rétablir une réputation ternie, ou de défendre un bilan politique ; aussi le premier éditeur de Florange, l'abbé Lambert, n'eut guère à s'embarrasser pour présenter le mémorialiste à son dédicataire, le comte de La Marck, lui-même apparenté à Florange : « Héritier de la valeur et de l'intrépidité de ses Ancêtres, il se signala comme eux par toutes les vertus qui forment le Héros. »<sup>10</sup>

Face à cette œuvre dont le texte pourrait décevoir si l'on voulait y trouver une « belle langue »<sup>11</sup>, l'aventure offre une clé de lecture à la fois éthique et esthétique. Chez Florange, elle est liée à l'imaginaire chevaleresque et à l'idéologie nobiliaire. C'est d'abord une quête de gloire et d'honneur, d'où l'activation du sens spatial du mot : Florange va à l'aventure tel un héros de roman, ses campagnes sont aussi des voyages, ponctués de combats épiques mais aussi de rencontres et de surprises. La notion d'aventure, dont l'étymologie rappelle qu'elle a rapport à l'avenir, à ce qui *doit* arriver, désigne ainsi l'attitude volontariste de l'*Aventureux*<sup>12</sup>, soit la recherche du risque, l'exposition délibérée et jubilatoire, voire extatique, aux dangers et hasards de la guerre ; l'*ethos* du mémorialiste semble ainsi lié à sa capacité de raconter sa quête du risque mais aussi à témoigner du surgissement de l'inattendu et du « merveilleux » (l'admirable), dans une écriture dont l'apparent « décousu »<sup>13</sup> ne fait que renforcer le caractère

<sup>7</sup> La première édition figure à la suite des *Mémoires* de Martin et Guillaume Du Bellay, dont elle constitue le t. 7 : *Mémoires du maréchal de Fleuranges*, éd. Claude-François Lambert, Paris, Nyon fils, 1753. Ci-après *Mémoires* (éd. Lambert).

<sup>8</sup> P.-A. Lemoisne (introduction aux *Mémoires*, t. 2, p. xxx) précise que si ce manuscrit présente l'état le plus ancien et le plus complet du texte, « ce n'est certainement pas le manuscrit original, car le texte parle de dessins et de croquis qui devaient se trouver dans le manuscrit original, mais ne figurent pas dans celui-ci. » Dans les autres manuscrits, qui datent du XVII<sup>e</sup> siècle, la langue est largement corrigée.

<sup>9</sup> C'est déjà ce que remarquait P.-A. Lemoisne (*ibid.*, p. xxiii) dans un jugement qui ne manque pas de saveur : « Nous ne sommes donc pas en présence d'un mécontent ou d'un aigri comme il y en eut si souvent, désireux de plaider une cause ou de récriminer. Il est au contraire satisfait de la vie, ne se plaint jamais, sauf de petites choses sans importance, est tout dévoué au roi, surtout à François I<sup>er</sup>, et cela révèle un état d'esprit excellent pour la rédaction de ses souvenirs. » Sur la dimension apologétique de nombreux Mémoires de la Renaissance, je renvoie aux travaux de Nadine Kuperty-Tsur, notamment *Se dire à la Renaissance : les mémoires au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1997 ; « Justice historique et écriture mémorialiste », dans *Écriture de soi et argumentation : rhétorique et modèles de l'autoreprésentation*, Actes du colloque de l'université de Tel-Aviv, 3-5 mai 1998, dir. Nadine Kuperty-Tsur, Caen, Presses universitaires de Caen, 2000, p. 47-64 ; « La trahison des maîtres », *Seizième Siècle*, vol. 5 / 1, 2009, p. 33-44. Voir aussi Marc Hersant, « Discours de vérité et virilité blessée dans les *Commentaires* de Monluc », *Textuel*, n° 49, 2006, p. 239-256.

<sup>10</sup> *Mémoires* (éd. Lambert), *op. cit.*, f° a v°.

<sup>11</sup> Florange dicta son texte ; en outre, le scribe, ou le copiste du manuscrit le plus ancien connu, probablement flamand, semble n'avoir pas toujours compris ce qu'il écrivait (*Mémoires*, t. 2, p. xxx). Le manuscrit édité en 1913-24 porte la trace d'innombrables erreurs d'accords et de confusions syntaxiques qui en compliquent la lecture voire l'interprétation.

<sup>12</sup> Dans la langue de Florange, le substantif et l'adjectif *aventureux* entretiennent un lien plus étroit avec le mot *aventure* que celui d'*aventurier* qui désigne d'abord, en contexte militaire, un fantassin mercenaire. Dans les deux cas, le rapport au danger est évident, à ceci près que l'*aventurier* court son risque en professionnel, il y recherche un profit pécuniaire plutôt que la renommée, tandis que l'*aventureux*, noble, est porté par une nécessité sociale qui se traduit parfois par une quête héroïque, comme, on va le voir, chez Florange.

<sup>13</sup> Souligné par P.-A. Lemoisne, introduction aux *Mémoires*, t. 2, p. xxiii.



vif et alerte<sup>14</sup>. L’aventure, enfin, est une quête d’expérience où se forge une sagesse, au croisement des aventures personnelles et de la mésaventure majeure du roi : sa défaite et sa prise à Pavie, qui sont à l’origine des *Mémoires*.

### LES MÉMOIRES DE FLORANGE, ENTRE ESTHÉTIQUE ROMANESQUE ET ÉTHIQUE DE L’AUDACE

Le récit de Florange n’est pas écrit à la première mais à la troisième personne du singulier : l’« *Adventueux* » en est le personnage principal et le fil conducteur (parmi d’autres personnages et d’autres fils – voir *infra*). Si le narrateur se manifeste par un « je » typique des *Mémoires* et textes de témoignages, lorsqu’il s’agit de donner une explication<sup>15</sup> ou, plus simplement, de protester de sa véracité, il se manifeste plus souvent, dans le vif du récit, par un « nous » qui inclut les lecteurs comme un possible auditoire, et rattache le récit aux traditions orales et romanesques. L’esthétique et l’éthique propres aux romans de chevalerie vont ainsi rehausser les *Mémoires* de couleurs héroïques.

L’incipit met d’emblée en valeur l’*ethos* du « Jeune *Adventueux* » :

Au temps jadis que le Jeune *Adventueux* tenoit sa prison au chasteau de l’Escluze, en Flandres, desoubz ung seigneur nommez de Beau Freine, capitaine du dit chasteau, pour et affin de passer son temps plus legierement et n’estre oyseux, voulut mettre par escript, en maniere de abreger, les adventures qu’il a eues et ce qu’il a veu et est advenus en son temps depuis l’eage de huyct ans jusques l’eage de trente trois ans, pour monstrier et donner à congnoistre au jeusnes gens [*sic*] du temps advenir, en le lysant y prouffiter, sans entrer en paresse ; et pour avoir la congnoissance de luy et qu’il fut chevalier de l’ordre, marichal de France, seigneur de Florences [...] [suit l’énumération des titres]<sup>16</sup>.

L’auteur présente sa vie comme sa personne : il racontera, de façon sommaire, ses « *adventures* », mais aussi ce qu’il a « *veu* » et qui « *est advenus* » (*sic*), donc des *adventures* dont il n’est pas l’acteur principal mais le témoin, ou seulement le contemporain. Comme dans d’autres *Mémoires* militaires de la Renaissance<sup>17</sup>, le récit de Florange n’est donc pas centré exclusivement autour de la personne de l’auteur ; en revanche c’est bien le thème de la jeunesse qui lui donne sa première unité. Toutes ces « *adventures* » ont eu lieu depuis les huit ans de l’auteur jusqu’à ses trente-trois ans<sup>18</sup>, et ses lecteurs sont aussi désignés comme de « *jeusnes gens* ». Cet *ethos* de jeune homme est aussi celui d’un homme d’action<sup>19</sup>, dont le récit s’inscrit dans la continuité des *adventures* ; leur remémoration compense le loisir forcé de la captivité. L’oisiveté est d’ailleurs mise d’entrée à distance par la précision temporelle qui ouvre le récit, « *Au temps jadis* », dont l’étrangeté (puisque le texte est dicté précisément pendant ce « *temps* ») signale le caractère formulaire, et que n’ont pas manqué de corriger les copistes du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>.

L’aventure commence précisément avec la sortie de l’enfance, quand le désir de gloire pousse le héros à quitter les terres familiales :

<sup>14</sup> Également souligné par la critique, notamment Étienne Vaucheret, *op. cit.*, p. 520.

<sup>15</sup> Par exemple *Mémoires*, t. 2, p. 57.

<sup>16</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 2.

<sup>17</sup> Voir sur ce point Yuval N. Harari, *Renaissance military memoirs: war, history, and identity, 1450-1600*, Woodbridge, The Boydell Press, 2004.

<sup>18</sup> Ou plutôt trente-quatre ou trente-cinq, si l’on en croit la date de 1491 ordinairement retenue pour la naissance de Florange, ce que corrobore un passage des *Mémoires*, t. 2, *op. cit.*, p. 144.

<sup>19</sup> Voir sur ce point Nicolae Virastau, « L’*ethos* du mémorialiste de Commines à Monluc et l’évolution du genre avant le XVII<sup>e</sup> siècle », colloque « Posture d’auteurs : du Moyen Âge à la modernité », 2014, texte en ligne.

<sup>20</sup> Cf. *Mémoires* (éd. Lambert), p. 1 : « Du temps que le jeune *adventueux*... »



Or dict l’hystoire que le Jeune Adventureux, quant il fut en l’eage de huyct à ix ans, à la maison de monsieur de Sedan, son pere, qui pour lors estoit revenuz de une guerre qu’il avoit faict contre le duc de Lorraine, ce jeune homme Adventureux se voyant en eage pour povoir monter sur ung petit cheval, et avecque ce que desja en son temps avoit leu quelque livre de chevaliers adventureux du temps passez [sic] et aussy avoit ouy racompter des adventures qu’il advient et avoyent eues et achevés [sic], delibera en soy mesmes de aller veoir du monde et aller à la court du roy de France Loys xij<sup>e</sup>, qui pour lhors estoit le prince le plus renommé de la chrestieneté<sup>21</sup>.

Florange considère d’emblée l’aventure d’un point de vue spatial, typique de la culture romanesque médiévale<sup>22</sup>, en décrivant son propre départ (« aller veoir du monde », « aller à la court ») en écho au retour de son père et aux errances des héros de romans. L’aventure se présente ainsi comme un recommencement, le héros étant appelé à « achever » la sienne comme ses modèles (réel et fictifs) ont achevé les leurs<sup>23</sup>.

Les mots : « Or dict l’hystoire », sont une formule topique, sans rapport avec aucune source ; on la trouve en revanche dans des romans de chevalerie en prose, comme *Les Quatre Filz Aymon*, *Mabrian* ou encore *Galien le Restoré*<sup>24</sup>. Le mot *histoire* semble en fait renvoyer à tout récit de vie chevaleresque : Florange se montre en lecteur précoce de livres dont il ne précise pas s’ils sont fictifs ou non, et en auditeur de récits de même étoffe. Notons que, contrairement à ce qu’affirme P.-A. Lemoisne pour qui « son bagage littéraire se bornait aux romans d’aventure et de chevalerie »<sup>25</sup>, il n’y a aucune raison pour que Florange ne se soit pas également intéressé à l’histoire « du temps passez », écrite ou orale (les récits d’expérience) ; on se souvient que le jeune François d’Angoulême, qui fut son ami bien avant d’être François I<sup>er</sup>, s’intéressait aux romans comme aux histoires<sup>26</sup>. L’essentiel n’est sans doute pas le statut, fictionnel ou non, de ces récits, mais le fait qu’ils narrent des prouesses que le héros, déjà, voudrait imiter. Le début de son existence « aventureuse » est précisément daté du moment symbolique où il commence à monter à cheval, soit le début de son existence sociale comme noble guerrier<sup>27</sup>. L’attrait de l’aventure qui le pousse au voyage le dirige aussi, là encore dans une logique chevaleresque, à s’attacher à un grand prince, mais Florange insiste sur le fait qu’il s’agit d’une décision libre, ce qui fait écho à la forte autonomie de sa famille dont le nom (*La Marck* se dit aussi *La Marche*) rappelle la situation géographique, entre France et Saint-

<sup>21</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 3.

<sup>22</sup> Voir Michel Stanesco, « Les lieux de l’aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant », *Études françaises*, vol. 32 / 1, 1996, p. 21-34, p. 21-22 : « La primauté de l’espace pour la conscience romanesque du Moyen Âge est due à la figuration de l’action comme aventure : ce qui ad-vient – c’est-à-dire l’irruption de l’inconnu, de l’inouï, de l’*estranger* – a comme corollaire le départ, la quête, les épreuves qualifiantes, la passion de l’exploit héroïque et de la vérification de soi. »

<sup>23</sup> Voir Jan Herman, « Le roman médiéval et les chemins de l’aventure », *Fabula / Les colloques*, « “Une espèce de prédiction” : dire et imaginer l’avenir dans la fiction d’Ancien Régime », 2018, § 2, texte en ligne : « La formule-type dans le roman médiéval est “achever l’aventure”. L’aventure est donc là, elle était déjà là quand le héros n’était pas encore né [...] Le temps s’est arrêté au milieu de l’aventure, jusqu’à ce qu’arrive le héros, qui, en achevant l’aventure, remet en marche le temps. »

<sup>24</sup> *Les quatre filz aymon*, Lyon, Claude Nourry, 1526, f<sup>o</sup> C ii r<sup>o</sup> ; *Mabrian : roman de chevalerie en prose*, t. 1, éd. Philippe Verelst, Genève, Droz, coll. Romanica Gandensia, 2009, p. 44 et 293 ; *Galien le Restoré : en prose*, éd. Hans-Erich Keller et Nikki L. Kaltenbach, Paris, Champion, coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen âge, 1998, p. 375.

<sup>25</sup> Introduction aux *Mémoires*, t. 2, p. XXIII.

<sup>26</sup> Voir Gilbert Gadoffre, *La révolution culturelle dans la France des humanistes : Guillaume Budé et François I<sup>er</sup>*, Genève, Droz, coll. Titre courant, 1997, p. 251-253. Florange n’a en tout cas rien d’un humaniste et « ce n’est pas précisément l’image d’un courtisan qui se dégage de ses *Mémoires* » (Étienne Vaucheret, *op. cit.*, p. 519).

<sup>27</sup> Martin Du Bellay fait de même dans ses *Mémoires*, Paris, P. L’Huillier, 1569, f<sup>o</sup> [ā vi] r<sup>o</sup>.



Empire ; c'est aussi un choix d'ambitieux, puisque Louis XII est jugé le prince le plus glorieux, donc le plus susceptible de donner de la gloire.

L'imaginaire chevaleresque de Florange semble en tout cas l'avoir façonné. Les personnages qu'il campe sont souvent grandis par leurs exploits et placés au-dessus du commun des mortels. Louis XII, lors de son remariage en 1514, apparaît « monté sur un grand cheval Bayart qui sautoit »<sup>28</sup> ; si le mot *bayard* désigne alors communément un cheval bai, il est impensable que Florange ait ignoré que le mot tire son origine de Bayard, le cheval-fée des quatre fils Aymon, qui, comme lui, sont originaires des Ardennes et partent s'illustrer à la cour du roi des Francs, Charlemagne. La gloire acquise par Louis XII devrait, en tout cas, lui garantir de beaux récits, également héroïques, comme le conclut Florange au terme du récit de la mort de ce roi : « [...] c'estoit un gentilz prince, car sy avoit il fait beaucoup de choses en son tamps, et y estoit la plus part en personne, et en seront ses cronicques merveilleusement belles. »<sup>29</sup> Histoires et romans participent, pour le mémorialiste, d'un même imaginaire héroïque auquel il se doit de faire ressembler sa vie et, partant, le récit de celle-ci.

Le caractère double du récit de Florange, à la fois histoire de sa vie et témoignage de la geste guerrière des rois qu'il sert, se manifeste dès lors par une esthétique adaptée, où le regard se porte là où se trouve l'aventure, soit, essentiellement, l'action militaire. Les transitions sont souvent abruptes et font apparaître l'intervention du narrateur : « Nous laisserons ce propos et reviendrons au Jeune Adventureux qui s'en va chercher aventure »<sup>30</sup>, écrit-il dans le passage déjà cité, l'aventure se trouvant, en l'occurrence, en Italie ; ou, plus loin : « Or, laissons le siege là où il est, et revenons à ce qui se faisoit en France. »<sup>31</sup> Le fait de passer d'un lieu à un autre a évidemment une fonction historiographique en permettant aux lecteurs de cartographier les événements ; mais il manifeste aussi l'arbitraire du narrateur qui, sans centrer le récit sur sa seule personne, tresse l'histoire de ses aventures avec celle des rois et empereurs qui, en somme, semblent ses égaux. Les campagnes de Louis XII sont ainsi mises sur le même plan que les guerres privées de Florange :

Or, laissons le Roy faire son entreprise et parlons du Jeune Adventureux quant il fut de ça les mons qui voullut faire unne entreprise pour faire la guerre à mons de Revez pour la querelle d'unne place, laquelle [*sic*] s'appelloit Aymebourg<sup>32</sup>.

De telles transitions, où le plaisir du récit prime sur la logique explicative de l'histoire, caractérisent, du temps de Florange, l'écriture romanesque bien plutôt que l'écriture historique<sup>33</sup>. Ce procédé d'« entrelacement » se retrouve surtout dans les romans en prose<sup>34</sup>, comme les *Quatre Filz Aymon* où l'on voit le même va-et-vient de la narration entre les héros chevaliers et leur suzerain : « Or lairrons cy à parler du roy Charlemaigne et de son filz Lohyer,

<sup>28</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 156.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>31</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 10. Voir aussi *ibid.*, p. 37.

<sup>32</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 101.

<sup>33</sup> Voir Rosalind Brown-Grant, « Narrative Voice and Hybrid Style in Burgundian Chivalric Biography », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 22, 2011, p. 25-41, § 12-22. Sur la perception du roman comme plaisir, voir Nicole Cazauran, « Les romans de chevalerie en France : entre exemple et récréation », dans *Le Roman de chevalerie au temps de la Renaissance*, éd. Marie-Thérèse Jones-Davies, Paris, Touzot, 1987, p. 29-48, ici p. 40 sqq.

<sup>34</sup> Voir Michel Stanesco, *Lire le Moyen Âge*, Paris, Dunod, 1998, p. 197-198. Il faut rappeler, avec Stanesco, le rare (et donc célèbre) éloge humaniste qui fut consacré à ce procédé, par Peletier du Mans (*Art poétique*, II, 8 *Œuvres complètes*, t. 1, éd. Michel Jourde, Jean-Charles Monferran et Jean Vignes, Paris, Champion, 2011, p. 379-380), qui vante la façon dont « [...] le Poète, apres avoer quelquefoes fet mancion d'une chose memorable [...] la lesse là pour un tans : tenant le Lecteur suspans [...] An quoe je trouve noz Rommans bien invantz. »



et vous dirons du bon duc Aymon et de ses quatre enfans qui estoient à Paris », puis, à la page suivante : « Nous lairrons icy à parler du duc Aymon et de ses filz, et retournerons à Charlemaigne [...]»<sup>35</sup>. L'essentiel est que le lecteur soit toujours face à l'action des personnages, ou du moins face à quelque spectacle mémorable. Le héros lui-même, fuyant l'oisiveté (autant dire la paix), s'empresse de se rendre où la guerre fait rage :

Or, ce pendant telz chose [sic] se faisoient à Parme, le Jeune Adventureux, qui estoit à Veronne et [veait] qu'il ne s'y faisoit riens, laissa là la compagnie de son pere et avecque dix ou douze gentilz hommes s'en vint à Parme, là où son oncle, monsr le grant maistre [estoit] et toute la compagnie, lesquelz luy fierent merueilleusement bonne chiere [...]»<sup>36</sup>.

De telles précisions n'apparaissent que dans la plus grande jeunesse du héros, lorsque, n'ayant pas de commandement militaire, il est libre d'aller où bon lui semble chercher l'aventure, dans l'objectif d'y accomplir quelque beau fait d'armes et d'en tirer quelque gloire<sup>37</sup>. Le narrateur, fidèle à cette logique, dédaigne les armées oisives.

L'ensemble des *Mémoires* apparaît ainsi comme une succession de volets narratifs non pas décousus mais, au contraire, cousus grossièrement par des articulations très visibles qui relèvent de l'art oral du conteur. Elles invitent les lecteurs non à saisir les causes des événements, comme on pourrait aussi l'attendre d'un ouvrage historique, mais à goûter au plaisir tout romanesque du récit des *res gestae*, les « faits » au sens du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire l'action<sup>38</sup>. S'agissant d'actions simultanées, le récit est même ordonné selon une logique à la fois politique et héroïque, comme lors de la bataille de Pavie, point d'orgue des *Mémoires*, où Florange a soin de donner la préséance au roi :

Dirons premièrement de l'assault du Roy, car la raison le veult qu'on commence par luy, nonobstant que tout fut fait à ungne meismes heures [sic] par l'enseigne d'ugne trompette [...]»<sup>39</sup>.

Le détail technique sur le trompette donnant le signal de l'assaut témoigne d'une articulation étroite et paradoxale entre l'esthétique romanesque et l'art militaire, qui lie la geste de Florange et des armées françaises à la volonté de rendre compte des *realia* militaires par un même souci de plaisir. Il s'agit, toujours, de souligner le caractère non seulement mémorable mais aussi admirable des faits rapportés.

## LE PLAISIR DE L'AVENTURE, ENTRE JEU ET DÉCOUVERTE

La guerre est vécue comme un « passe-temps » tout aristocratique, où l'aventure est à la fois la recherche du danger et le mépris pour celui-ci. Le récit des faits militaires, en conséquence, est interrompu par celui des loisirs des grands, joutes et tournois, dont Florange décrit avec plaisir la magnificence mais aussi la violence<sup>40</sup>. Évoquant « ungne face [sic : une

<sup>35</sup> *Les quatre filz aymon*, op. cit., f° D iii v°-D iv r°.

<sup>36</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 60. Ici et *infra*, c'est toujours moi qui souligne.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 77 : « Et pour ce qu'il ne se faisoit rien plus au camp, le dict Adventureux vollut retourner à Verronne avecque eux [...] »

<sup>38</sup> Sur l'articulation entre les « faits et dits » d'un côté, et les « causes » de l'autre, dans l'histoire à la Renaissance, voir ma thèse remaniée : Lionel Piettre, *L'Ombre de Guillaume du Bellay sur l'écriture de l'histoire à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. Travaux d'Humanisme et Renaissance, à paraître.

<sup>39</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 184.

<sup>40</sup> Sur le « plaisir des armes » et des tournois dans l'imaginaire chevaleresque, voir Michel Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval : Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leyde, Brill, 1988, p. 71 sqq.



façon] de tournoy »<sup>41</sup> qu’il n’a vue nulle part ailleurs qu’à Milan, peu après Marignan, Florange en décrit l’organisation complexe, qui nécessite des centaines de participants pour contrefaire le siège d’une ville, au cours duquel « l’Adventueux » joue, aux côtés du roi, le rôle des défenseurs :

[...] et fut le plus beaulx combat pour passe tamps qui fut oncques veu et le plus approchant du naturel de la guerre ; mais le passe tamps ne pleut pas à tous car il y eut beaulcoup de tuez et affolléez [sic]<sup>42</sup>.

Le « passe-temps » est donc perçu comme « beau » en raison même de sa brutalité, au nom d’une esthétique de la *mimesis*, puisque son mérite réside dans sa conformité au « naturel de la guerre ». Le jeu peut aussi se substituer à la guerre quand celle-ci n’est plus possible : constitués prisonniers après la défaite de Pavie, Florange et François I<sup>er</sup> jouent une partie de billes contre leurs vainqueurs, le comte d’Egmont et le connétable de Bourbon<sup>43</sup> – transfuge par excellence, contre qui le roi continue de lutter noblement, par les armes de la parole mais aussi par ce passe-temps faussement innocent qui vient ponctuer de très sérieuses scènes de « conseil »<sup>44</sup>.

La guerre est ainsi, chez Florange, un jeu plutôt qu’un métier, ce qui a des conséquences éthiques : s’il fonce là où la guerre fait rage, ce n’est que pour s’illustrer et non par cruauté. L’attitude chevaleresque de « l’Adventueux » se traduit alors par le refus des pillages et la protection accordée aux femmes et enfants, au contraire des « aventuriers », mercenaires qui vivent de la guerre en prédateurs<sup>45</sup>. Lors de l’assaut de Margut, dans les Ardennes, Florange raconte :

Ceux qui la mynoient fierent ung troux dedans la tour ; le trou fait, l’Adventueux fit prendre du foin et de la paille et myrent le feu dedans, tellement que ceux de dedans se rendirent à misericorde ; et les aventurieres [sic] donnoyent desjà l’assault, mais l’Adventueux les fist cesser et estaindre le feu, pour ce qu’ilz y avoit dedans tout plain de femmes grosses et des petys enfans [...] <sup>46</sup>.

Il décide ensuite d’épargner, « pour l’amour de Nostre Dame », un autre bourg « qui est un très beaulx pellerinaige », sans parvenir toutefois à contenir entièrement ses troupes « pour ce qu’il y avoit beaucoup d’aventuriers et gens sans gaiges »<sup>47</sup>. Sans être ignorées, les horreurs de la guerre ne sont pas tant l’objet d’une déploration que du simple constat de leur existence<sup>48</sup> et de la difficulté de les éviter. Cette attitude fait écho à celle de son ami et maître, François I<sup>er</sup>, dont Florange raconte que, lors de la prise de Bouchain, il empêcha ses troupes d’entrer « pour les povres femmes de la ville, affin qu’elles n’eussent mal »<sup>49</sup>, mais ne réussit pas à éviter les violences de ses « gensdarmes » (cavaliers) et « aventuriers »<sup>50</sup>.

<sup>41</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 225.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>43</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 256.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 253-256.

<sup>45</sup> Au-delà du fait qu’il se conforme à une certaine morale chevaleresque, Florange réfléchit aussi en stratégie : après un siège, la question pour lui n’est pas de mettre la place à sac, mais de la fortifier ou la raser.

<sup>46</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 49.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>48</sup> Voir les remarques plus générales de Yuval N. Harari, « Martial Illusions: War and Disillusionment in Twentieth-Century and Renaissance Military Memoirs », *The Journal of Military History*, vol. 69 / 1, 2005, p. 43-72.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 42-43. Lors de la prise de Hédin (p. 44), les « princes françoys » se montrent également « gralcieux, pour l’amour » des dames de la ville.



Cette image positive du jeune roi est confirmée dans l'ensemble des *Mémoires*, en particulier pendant la défaite de Pavie où son image héroïque atteint son comble<sup>51</sup>. En revanche, elle fait contraste avec l'image de Louis XII telle que Florange la présente au début de son œuvre, lors du récit de ses campagnes de jeunesse. L'auteur, qui jouit du recul de son expérience, s'y montre critique des pillages systématiques qui exposent l'armée victorieuse :

Et me samble et doibt sambler à toutes gens de guerre que c'est un grant mal et groz dangier, aussy près que estoit le Roy de donner la bataille, de pillier une ville, car le Jeune Adventureulx en a veu venir beaucoup d'inconvenient<sup>52</sup>.

Le goût du danger n'empêche donc pas notre « Adventureux » de réfléchir et de consigner, au fil des pages, des éléments d'un véritable art de la guerre. Toujours dans le récit des campagnes de Louis XII, l'imprudence de l'armée française est dénoncée par le biais du discours rapporté d'un ambassadeur vénitien :

[...] lequel dit au Roy que s'il se prenoit contre les Venissiens, qu'il verroit bien comment il luy en prendroit et qu'on verroit lequel gagneroit, le sens ou la force, qui donne en [à] entendre qu'il applicquoit à eulx le sens est [sic] au roy de France la force, laquel chose donna grant despit au Roy<sup>53</sup>.

À ces paroles de défi et de mépris, le roi devait en effet répliquer par la force, lorsque, peu après, il refuse d'épargner des capitaines vénitiens qui pourtant lui offrent une rançon :

Mais le Roy : « Le dyable, se boy nie mange jamais avant qu'ilz soient pendus et estranglés. » Ny jamais mons<sup>r</sup> le grant maistre Chaumont ny aultres, pour prieres qu'il [sic] fissent, n'y sceurent mettre remede, ains le [les] fist pendre à la meisme heure<sup>54</sup>.

Louis XII, qui sous la plume de Florange a coutume de jurer, fait donc preuve d'une moins grande humanité mais aussi d'une compréhension moins fine de l'art militaire que son successeur. En revanche, sa violence, comme celle de toutes les campagnes de la jeunesse de Florange, semblent faire l'objet d'une fascination. L'auteur s'attarde par exemple sur la destruction à Bologne d'une statue de Jules II par Michel-Ange, « ung pape de cuyvre tout massifz qui estoit grant comme ung geant et se voyant de la place de la ville », et objet de la vengeance de la famille Bentivoglio, dont l'un des membres « commença à jurer [...] qu'il feroit faire un petz [sic] au Pape devant son chasteau ; car incontinent le fierent fondre et en fierent ung double quennon. »<sup>55</sup> Comme Louis XII, Bentivoglio est à la limite du blasphème – tout en faisant du pape de cuivre une pièce d'artillerie, utilisée incontinent contre ce même château.

Florange témoigne à mainte reprise de sa découverte des innovations en matière d'artillerie, dont la puissance a quelque chose, là encore, d'excessif, comme le montre la description d'un canon exceptionnel justement surnommé « Le grand Dyable », dont Florange nous dit qu'elle est la pièce « la plus belle [qu'il vit] jamais et qui tiroit le mieulx et fit merueilleusement des groz ennuict [sic] en leur campz et tua beaucoup de gens »<sup>56</sup> ; ou encore la découverte d'« ungne façon d'artillerie que le Jeune Adventureux avoit aprins,

<sup>51</sup> Voir *infra*.

<sup>52</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 27.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 71.





merveilleusement belle »<sup>57</sup>. Si le regard de Florange sur la guerre n’est donc pas exempt de morale chevaleresque, cette morale ne saurait résumer sa perception complexe de la guerre, objet de curiosité professionnelle mais aussi de fascination voire d’admiration, et qui à ce titre peut être « belle », d’où le fait que le portrait de Louis XII, en dépit de tout, se termine par une note esthétique (l’espoir de « cronicques merveilleusement belles »<sup>58</sup>).

Les remarques relatives à l’art de la guerre participent donc aussi d’une esthétique de l’admiration, où l’aventure est avant tout la découverte de l’inattendu ou de l’extraordinaire, ce qui se donne à voir par l’utilisation d’un style hyperbolique naïf. Le mémorialiste multiplie en effet les superlatifs, auxquels il faut ajouter les mots *merveille*, *merveilleux* et *merveilleusement* qui ponctuent son récit – et qui relèvent, là encore, du lexique romanesque<sup>59</sup>. Lorsque, pour qualifier deux situations comparables, ces traits d’admiration sont trop rapprochés, le narrateur en vient à se contredire, comme lorsqu’il décrit la réception des ambassadeurs d’Angleterre par François I<sup>er</sup>, qui « fit là faire le plus beau festins [*sic*] que je pense avoir veu ; et dura jusques au point du jour, et y avoit plus de deux milles flambeaux »<sup>60</sup>. Dans la même page, Florange doit faire usage du comparatif pour décrire le festin suivant :

Et vous assure que si le festin des Angloys et joustes et tournoys avoient estez beaulx, fut cestuy là plus beaulx [*sic*], et vous jure ma foy qu’il cousta plus de cent mille escus<sup>61</sup>.

On voit que les chiffres sont ronds, et si Florange grossit volontiers celui des dépenses, il en va de même pour les batailles où le nombre des armées en présence, des morts et des blessés est souvent très exagéré, et dans un sens qui permet de valoriser son propre camp<sup>62</sup>. Il s’agit de souligner le caractère héroïque des combats, qui apparaissent bien comme des « aventures » au sens qui domine dans le surnom de « l’Adventueux » : l’exposition volontaire, audacieuse, au danger.

L’exploit réalisé, celui-ci pourra, de façon rétrospective, apparaître à son tour comme une « merveille ». Un passage des *Mémoires*, dont Florange est le héros, en témoigne plus particulièrement. Dans ses terres ardennaises, le jeune homme passe le repas de Pâques (1522) en famille, lorsque les La Marck sont prévenus de la présence proche des troupes bourguignonnes<sup>63</sup>. Il n’en faut pas plus pour le faire monter à cheval :

Incontinent que l’Adventueux le sceut, se fit armer et emprunta ung cheval à son frère, le seigneur de Saussy, car il n’avoit là nulz chevaulx et les avoit tous envoyez avecque la gensdarmieriez [*sic*]. Le seigneur de Sedan vint à luy et luy dist : « Je vous prie, n’y allés point, car se pourroit [*sic*] estre quelque embûche qu’il faisoient. » Sur quoy respondit l’Adventueux qu’il yroit et qu’il ne [*se*] soussioit point et qu’ilz [*ne*] sçavoit point que c’estoit d’embûche<sup>64</sup>.

L’avertissement de son père, comme on va le voir, a valeur de prolepse, de même que l’attitude de « l’Adventueux » qui rappelle les qualités associées implicitement à son surnom :

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 163 (également cité *supra*).

<sup>59</sup> Voir Daniel Poirion, « Théorie et pratique du style au Moyen Âge : le sublime et la merveille », *Revue d’histoire littéraire de la France*, vol. 86 / 1, 1990, p. 15-32 ; et Christine Ferlampin-Acher, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, coll. Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge, 2003.

<sup>60</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 230.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 230-231.

<sup>62</sup> Voir les remarques d’Étienne Vaucheret, *op. cit.*

<sup>63</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 69.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 70.



volonté d’aller (« il yroit ») où se trouve le danger (« embûche ») et mépris pour celui-ci, qu’il ignore (« ilz [ne] scavoit point ») avec une désinvolture tout aristocratique (l’absence de « souci »). L’audace est enfin soulignée par le contexte du repas pascal, où le héros ne dispose même pas d’un cheval à soi.

Le reste du récit confirme cette perception de l’aventure : c’est une véritable suite de « folies ». Florange, en bon chef, constate d’abord l’imprudence de l’un de ses hommes, « ayant peur [...] qu’il ne fut prins, car il y alloit *trop follement* »<sup>65</sup>. Mais cette crainte ne lui dure pas longtemps car, après demandé leur avis à ses « guides » (éclaireurs) sur les forces ennemies, il décide de poursuivre l’offensive malgré leurs avertissements, avant de s’apercevoir de son erreur :

Pour vous le faire court, quant l’Adventureux vit *qu’il avoit faict et commencée la follie*, il a voullu [*sic*, pour *la voulut* ?] achever du tout, crier : de main à main [au corps à corps], que nulz ne prenist nulle prisonnier [*sic*], et fist haster les gens de piedz, et, tous d’ugne hurtée, avecque les femmes qui suyvoient le buttin, les vindrent charger, et n’avoient que trois lances [...] <sup>66</sup>.

Florange a donc à la fois constaté sa « folie » et décidé de s’y obstiner, non par témérité mais pour tenter de la transformer en une tentative audacieuse – autrement dit, pour faire d’une décision hâtive le début d’une aventure qu’il se propose d’« achever ». La violence qu’il commande à ses troupes, ainsi qu’aux « femmes » (les habitantes du village que les Bourguignons viennent de piller), vise à terroriser l’adversaire. Il parvient ainsi à compenser l’infériorité numérique de ses troupes par le spectacle de leur détermination. La tactique fait forte impression : « Quant leurs gens de cheval veyrent *qu’on y alloit de telle sorte*, il se misrent en fuytte [...] »<sup>67</sup> ; la confusion est telle que certains, « pensant estre en leur pays », se laissent prendre dans des villes frontalières appartenant aux La Marck<sup>68</sup>.

Florange souligne l’extraordinaire de cette aventure : « Je vous recompte ceste histoire *pour miraculeuse œuvre* affin que les gens de guerres le vueillent croire. »<sup>69</sup> Il n’oublie pas ses destinataires privilégiés, gens de guerre, qui sont invités à admirer la bonne fortune du héros davantage que le héros lui-même : la guerre réserve de telles surprises pour ceux qui, comme le dirait Machiavel, sont « moins circonspects » et savent accompagner leur risque de la férocité nécessaire à sa réussite.

#### D’AVENTURES EN DÉCONFITURE : POURSUIVRE SA FORTUNE ET TROUVER SON DESTIN

Pour aventureux qu’il soit, Florange n’a donc rien d’un inconscient. Son expérience de la guerre est précoce, il a été formé au métier aux côtés de François I<sup>er</sup> et d’Anne de Montmorency, ses amis de jeunesse. Il critique souvent les capitaines trop inexpérimentés (tel celui qui « n’avoit guaires oublyé de la guerre, car il n’en sceut jamais beaulcoup »<sup>70</sup>) et témoigne volontiers des stratagèmes (qu’il appelle « finesses de guerre ») qu’il a vu utiliser ou dont il a lui-même fait usage<sup>71</sup>. Son rapport au danger est donc conditionné par son expérience et par une qualité propre à sa personne, à son âge et sans doute à ce qu’il pense être sa nature, qui le qualifie plus que d’autres pour tenter la fortune.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>71</sup> Voir *ibid.*, p. 21, 80-81 et 297.



On a vu que les *Mémoires* sont un véritable tressage narratif de plusieurs fils : celui de Florange, à qui il faut ajouter les membres de sa famille<sup>72</sup>, et celui des rois, à qui il faut ajouter parfois les faits d’armes de leurs principaux généraux et capitaines. Mais le plus essentiel est le lien qui unit Florange à François I<sup>er</sup> : le récit se concentre peu à peu davantage sur ces deux personnages dont les destins n’ont de cesse de se croiser pour aboutir au combat le plus détaillé de l’ouvrage : le désastre de Pavie, qui débouche sur la captivité du roi et de l’auteur<sup>73</sup>. Si le début des *Mémoires* suit une chronologie simple, où les péripéties se suivent comme dans un conte ou un roman, à l’inverse l’ombre de la défaite s’étend sur le récit des événements qui la précèdent de peu. Les commentaires proleptiques du narrateur se multiplient, soulignant en son lieu chaque erreur commise par le roi ou ses lieutenants, au point que la déroute finit par apparaître comme inévitable. Ce qui compte, dès lors, n’est plus tant l’effort du héros pour « achever » ses « aventures » que le regard rétrospectif de l’auteur, qui porte désormais sur la tension entre l’*advenu* et ce qui aurait *pu advenir*.

S’ils sont amis d’enfance, le lien symbolique entre Florange et François I<sup>er</sup> se constitue en fait à Marignan, quand le roi le fait chevalier<sup>74</sup> à l’issue de la bataille, comme en écho à son propre adoubement par Bayard<sup>75</sup>. Et ce sont, là encore, ses qualités « aventureuses » que le roi reconnaît à Florange, dans un passage qui, comme la plupart de ceux qui racontent sa familiarité avec l’auteur, est rapporté au style direct :

Cela fait, le Roy vint à l’Adventueux [...] et luy dict : « Comment mon amy, on m’avoit dict que tu estois mort. »

Sur quoy il luy respondit et dist : « Sire, je ne suis point mort et ne morez [mourrai] point tant que vous auray fait ung bon tour et service. » Et luy dist le Roy : « Je sçay bien, quelquez bataille que vous ayés esté, ne voullut[es] estre chevallier. Je l’ay au jour d’huy estez [sic], je vous prie que le veuillé estre de ma main. » Laquelle chose l’Adventueux luy accorda de bon cœur, et le remercia de l’honneur que luy faisoit, comme la raison le vouloit<sup>76</sup>.

Ce lien est confirmé plus tard, en 1524, lorsque Florange reçoit l’Ordre de Saint-Michel. La décision de François I<sup>er</sup>, là encore rapportée au discours direct, est accompagnée d’un commentaire du narrateur sur le fait qu’il se perçoit comme « le plus anciens de ses serviteurs »<sup>77</sup>. Mais surtout, la description du cérémonial est accompagnée d’un commentaire annonçant la défaite à venir :

Dessus ledict livre y avoit ungne vray croix de saint Charlemaignes qui avoit prez de demye piet, laquelle fut richement mise en œuvres et s’appelle la croix de victoire, car jamais roy de France n’allit en guerre en personne qu’il ne la portit et jamais ne perdit la bataille que ceste dernière foix devant Pavye, ayant ladicte vray croix sur luy<sup>78</sup>.

Au caractère exceptionnel de la défaite, qui semble le fruit d’un ordre divin, répond le rappel de la relation exceptionnelle du chevalier à son suzerain par la mention d’un détail

<sup>72</sup> Voir par exemple *ibid.*, p. 74.

<sup>73</sup> Sur cet événement, voir Jean-Marie Le Gall, *L’honneur perdu de François I<sup>er</sup> : Pavie, 1525*, Paris, Payot, 2015.

<sup>74</sup> Sur la valeur symbolique du rituel de l’adoubement, voir Michel Stanesco, *Jeux d’errance*, *op. cit.*, p. 44-70.

<sup>75</sup> Voir *Mémoires*, t. 1, p. 190. Il me semble qu’il n’y a aucune raison pour que Florange, qui a écrit très peu de temps après Pavie et pendant la captivité du roi, ait inventé cet épisode ; sur ce débat historiographique, cf. Amable Sablon du Corail, *1515, Marignan*, Paris, Tallandier, 2015, p. 342 *sqq.*, et mon livre *L’Ombre de Guillaume Du Bellay*, *op. cit.*, chap. III.

<sup>76</sup> *Mémoires*, t. 1, p. 198.

<sup>77</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 143-144.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 145.



hautement symbolique. N’ayant pas de collier de l’Ordre à donner à Florange, le roi lui donne le sien : « et ne voullut le Roy que aultre que luy en bailla que luy mesme »<sup>79</sup>.

Or, le récit de la campagne aboutissant à Pavie est loin de manifester cette relation exceptionnelle : le roi, bien au contraire, fait obstacle aux tentatives de « l’Adventueux ». Se rendant en personne en Italie, il tient à décider lui-même et empêche ses capitaines de prendre des initiatives particulières. Par conséquent, il demande à Florange de ne pas poursuivre l’ennemi qu’il vient de défaire :

L’Adventueux, voyant le desordre en quoy il se retiroyent, ne voullut pas dormir, *congnoissant que la fortune estoit bonne pour eulx et que cest journée [sic] bien emplye povoyt mettre fin à la guerre ; car, sans point de faulte, s’il eult esté cruz, il estoyent [sic] tous deffays, comme sera sy après desclairé. Mais la faulte y fut si grande qu’il a cousté la vie à maincte gens de bien, tant d’ung costé que d’aultre, mais veillent [être] là où est la personne du Roy, ayant sy grosse armée, une teste seulle n’est point carez [sic : carrée, au sens de solide, forte ?<sup>80</sup>], nonobstant qu’il y eult beaulcoup de gens de bien, capitaines de son oppinion*<sup>81</sup>.

Le dépit de l’auteur (qui appuie son propos de l’autorité d’autres « gens de bien », mais aussi de sa connaissance rétrospective des faits) éclate encore dans les pages qui suivent :

[...] et, sans point de faulte, qui eult eu à ceste heure là gens pour les sieuvir [suivre], ilz n’eussent jamais attenduz deux nuictz en ungne ville [...] toutesfoys Dieu voullut qu’il fut ainsy et ne furent point sieuvis, comme je vous ay dict par cy devant, *pour ce que le Roy rompoit l’Adventueux*<sup>82</sup>.

Cette faute du roi est inséparable d’une faute plus grande encore, celle d’avoir voulu se rendre en personne en Italie : elle apparaît, chez Florange comme chez d’autres auteurs<sup>83</sup>, comme le fruit du mauvais conseil de l’amiral Bonnivet, dont l’opinion a prévalu sur celles de Louise de Savoie, mère du roi, et d’Anne de Montmorency, le futur connétable, ami d’enfance du roi comme Florange et dont les qualités de temporisateur furent confirmées ultérieurement<sup>84</sup>. Mais cette erreur est surtout celle du roi, dont on voit que Florange ne le ménage pas : s’illusionnant sur sa capacité à mener la guerre de sa « teste seulle », François I<sup>er</sup> empêche son capitaine d’aller jusqu’au bout de ses « aventures » et de tenter la fortune.

Tout le récit de la défaite est donc mené sous l’angle de la franchise, la *parrhêsia* du mémorialiste, qui souligne chaque faute, mais qui, en retour, met en valeur la prudence des capitaines adverses<sup>85</sup>. Comme à son habitude, Florange joue des chiffres pour signaler la supériorité numérique de l’ennemi et expliquer la défaite<sup>86</sup>, tout en rendant plus héroïque la

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> À moins qu’il s’agisse d’un jeu sur le mot *care*, « visage, face » ; ou d’une erreur du copiste (*carez* pour *assez* ?).

<sup>81</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 166.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>83</sup> Ainsi Martin Du Bellay, *Mémoires*, *op. cit.*, f° 62 r<sup>o</sup>, mais aussi François I<sup>er</sup>, *Œuvres poétiques*, éd. June-Ellen Kane, Paris, Classiques Garnier, coll. Textes de la Renaissance, 1984, p. 153.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 153-154, 166 (et n. 1), 190, 209. Sur l’image de Montmorency en *cunctator*, voir Thierry Rentet, « Anne de Montmorency (1493-1567) : le conseiller médiocre », dans *Les conseillers de François I<sup>er</sup>*, dir. Cédric Michon, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 279-312 ; Lionel Piettre, « Les vitesses du conseil : “passer outre” et temporiser dans l’œuvre de Guillaume Du Bellay », dans *Les Vices du temps. Précipitation, impatience et inquiétude au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, dir. Alicia Viaud et Justine Le Floch, Paris, Champion, à paraître.

<sup>85</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 235.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 242 : « Si vous demandiés comment l’Adventueux le scet bien au vray, ce pour ce que à ung disner



résistance offerte par le roi. Le récit de sa capture est précédé de celui de la déroute, particulièrement peu glorieuse sous la plume de Florange qui prétend qu’il y eut plus de tués dans la fuite, poursuivis par les troupes adverses, que sur le champ de bataille<sup>87</sup>. Le roi, à l’inverse, se bat jusqu’au bout, même abandonné des siens :

Or, revenons au Roy : tant qu’ilz eult [sic] homme avecque luy, il combattit. Se tous ceulx qui estoient avecque luy eussent faict comme luy je vous assure que ses besoingnes se fussent mieulx portées. En la fin, quant tout le monde s’en fut allez, il eult son cheval tuez [sic] soubz luy, et ne voullut jamais fuyr<sup>88</sup>.

Le récit de Florange, particulièrement vivant et animé, met donc l’accent sur le comportement chevaleresque du roi auquel répond celui du vice-roi de Naples faisant diligence pour empêcher que François I<sup>er</sup>, qui ne veut se rendre qu’à un homme de haut rang, ne soit tué par les soldats. Ayant donné sa foi au vice-roi, il reçoit même l’hommage du transfuge vainqueur, le connétable de Bourbon :

Et, en chemin, se trouva mons<sup>r</sup> de Bourbon, et, quant il veit le Roy, se jecta à terre et luy fit la révérence et luy demanda se n’estoit point blessiez ; et se mist le Roy au millieu du seigneur de Bourbon et le vicheroy, et, allant, luy demandèrent : « Estes-vous fort blessiez ? » À quoy le Roy respondict que non guaires et, qu’il [le vice-roi] l’avoit saulvez, estoit qu’ilz estoit bien armée [sic], et qu’ilz n’avoit [sic] que trois playes, l’ungne au visage et les deux au mains<sup>89</sup>.

Le détail des blessures donne une image presque christique au roi-chevalier. Ce n’est sans doute pas un hasard : si l’aventure italienne prend fin pour le roi, la défaite lui offre désormais l’occasion de montrer sa magnanimité dans une situation que d’autres auraient trouvée désespérée<sup>90</sup>. Et s’il prononce quelques paroles, c’est à celui qu’il a sauvé plutôt qu’à celui qui l’a trahi, à qui il tourne la tête.

Enfin, ce n’est que l’expérience de la défaite qui renoue le lien entre Florange et le roi, qui lui renouvelle sa confiance en lui rappelant, écrit le mémorialiste, « qu’il se fyoit plus en luy qu’en [aucun de] ceulx qu’il avoit nourrys, dont l’Adventureux estoit le plus vieilz et le plus ancycens [sic] »<sup>91</sup>. Ce dernier lie d’autant mieux, par la suite, ses « adventures » avec la mésaventure de son souverain que celles-ci ne sont plus que ses pérégrinations de prisonnier, du moment où, parti de Pavie, il doit rejoindre sa prison de Flandres par ses propres moyens, sans jamais songer à reprendre sa liberté (par souci de la foi jurée). La supériorité qu’il manifeste dans l’adversité fait écho à celle du roi dédaignant Bourbon, puis jouant aux billes avec lui, et enfin devisant sereinement. Arrivant à sa prison de l’Écluse, et répondant à son

---

chez le marquis de Pesquiere [Pescara] en débattant ceste querelle desquelles nombre de gens il y avoit et là où la plupart des chiefz accordèrent qu’il estoient xxxij mille combattans, sans la gensdarmerie. Et l’Adventureux pria qu’on fit apporter les rolles des gens de guerres françoys que les gens dudict marquis de Pesquiere avoyent prins, ce qu’il fut fait : il fut trouvé qu’il estoit ainsi et que [sic, pour ainsi que] l’Adventureux le debattoit, et encoires moyns. »

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 231-232.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>90</sup> Voir Jean-Marie Le Gall, « François I<sup>er</sup> – roi-chevalier vaincu et captif, ou de l’usage de l’éthique chevaleresque pendant l’année de Pavie, 1525-1526 », dans *Die Inszenierung der heroischen Monarchie : Frühneuzeitliches Königtum zwischen ritterlichem Erbe und militärischer Herausforderung*, dir. Martin Wrede, Munich, Oldenbourg, 2014, p. 128-151.

<sup>91</sup> *Mémoires*, t. 2, p. 244.



geôlier qui lui dit : « Monsieur, soyez le très bien venuz [sic] », Florange répond : « Monsieur de Beaufremez, vous soyés le très mal trouvez. »<sup>92</sup>

Pour conclure, le récit des aventures du jeune chevalier de Florange apparaît bien comme inséparable non seulement des autres aventures de son temps, toutes liées aux guerres des rois de France, mais aussi et surtout de la mésaventure par excellence où culmine le récit et qui détermine les circonstances de son écriture. Si l’aventure est le plus souvent la conséquence de la nature même de personnages « aventureux », qui savent prendre des risques et dominer la fortune à la façon, audacieuse et violente, que décrit Machiavel, Florange traite aussi l’ensemble des événements advenus de son temps comme des données d’expérience. Elles permettent à la fois d’enseigner la puissance de l’audace et de la force bien utilisées, et l’impuissance où se trouve l’homme d’armes dès lors que ses capacités d’initiative sont entravées. Sans aigreur, mais non sans dépit, le « jeune Aventureux », en dictant ses *Mémoires*, offre aux « jeusnes gens du temps advenir » une relecture de l’idéologie chevaleresque au prisme d’un art de la guerre en pleine transformation<sup>93</sup>.

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>93</sup> Voir Benjamin Deruelle, « Une révolution de la culture militaire ? », dans *Histoire militaire de la France I : Des Mérovingiens au Second Empire*, dir. Hervé Drévilion, Paris, Perrin, 2018, p. 195-218.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- DU BELLAY, Guillaume et Martin, *Les Memoires de Mess. Martin Du Bellay [...] ausquels l'auteur a inséré trois livres et quelques fragmens des Ogdoades de Mess. Guillaume Du Bellay [...]. Œuvre mis nouvellement en lumière [...] par Mess. René Du Bellay*, Paris, P. L'Huillier, 1569.
- FLORANGE ou FLEURANGE(S), Robert III de La Marck, *Mémoires du maréchal de Florange, dit le Jeune Adventureux* [t. 1], éd. Robert Goubaux et P.-André Lemoisne, Paris, Renouard/Laurens, 1913.
- , *Mémoires du maréchal de Florange, dit le Jeune Adventureux* [t. 2], éd. Robert Goubaux et P.-André Lemoisne, Paris, Édouard Champion, 1924.
- , *Mémoires du maréchal de Fleuranges*, dans *Mémoires de Martin et Guillaume Du Bellay-Langei*, t. 7, éd. Claude-François Lambert, Paris, Nyon fils, 1753.
- FRANÇOIS I<sup>ER</sup>, *Œuvres poétiques*, éd. June-Ellen Kane, Paris, Classiques Garnier, coll. Textes de la Renaissance, 1984.
- Galien le Restoré : en prose*, éd. Hans-Erich Keller et Nikki L. Kaltenbach, Paris, Champion, coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen âge, 1998.
- Les quatre filz aymon*, Lyon, Claude Nourry, 1526.
- Mabrian : roman de chevalerie en prose, édition de Paris, Jacques Nyverd, 1530 (BnF, Rés. Y<sup>2</sup>.75). Tome I*, éd. Philippe Verelst, Genève, Droz, coll. Romanica Gandensia, 2009.
- MACHIAVEL, *Le prince et autres œuvres*, éd. et trad. Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 2018.
- , *Il Principe [...]*, Rome, Antonio Blado, 1532, éd. numérisée consultée le 15/04/2022, URL : <http://hyperprince.ens-lyon.fr/node/1>.
- , *Le Prince, de Nicolas Machiavel citoyen et secretaire de Florence traduit en françoys [...]*, trad. Jacques de Vintimille, éd. Nella Bianchi Bensimon, ENS LSH, 2005, consultée le 15/04/2022, URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00703204/document>.
- PELETIER, Jacques, *Œuvres complètes. L'art poétique departi an deus livres. Tome I. L'art poétique d'Horace traduit en vers françois*, éd. Michel Jourde, Jean-Charles Monferran et Jean Vignes, Paris, Champion, coll. Textes littéraires de la Renaissance, 2011.

### Textes critiques

- AMAT, Roman d', « Florange », dans Roman d'Amat (dir.), *Dictionnaire de Biographie française*, vol. 14, Paris, Letouzey, 1976, p. 92-93.
- BROWN-GRANT, Rosalind, « Narrative Voice and Hybrid Style in Burgundian Chivalric Biography », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 22, 2011, p. 25-41.
- CAZAURAN, Nicole, « Les romans de chevalerie en France : entre exemple et récréation », dans Marie-Thérèse Jones-Davies, (dir.), *Le Roman de chevalerie au temps de la Renaissance*, Paris, Touzot, 1987, p. 29-48.
- DERUELLE, Benjamin, « Une révolution de la culture militaire ? », dans Hervé Drévilion (dir.), *Histoire militaire de la France. 1*, Paris, Perrin, 2018, p. 195-218.



- FERLAMPIN-ACHER, Christine, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, coll. Nouvelle bibliothèque du Moyen âge, 2003.
- GADOFFRE, Gilbert, *La révolution culturelle dans la France des humanistes : Guillaume Budé et François I<sup>er</sup>*, Genève, Droz, coll. Titre courant, 1997.
- HARARI, Yuval N., « Martial Illusions: War and Disillusionment in Twentieth-Century and Renaissance Military Memoirs », *The Journal of Military History*, vol. 69 / 1, 2005, p. 43-72.
- , *Renaissance military memoirs: war, history, and identity, 1450-1600*, Woodbridge, The Boydell Press, 2004.
- HERMAN, Jan, « Le roman médiéval et les chemins de l’aventure », *Fabula / Les colloques*, « “Une espèce de prédiction” : dire et imaginer l’avenir dans la fiction d’Ancien Régime », consulté le 2/06/2022, URL : <https://www.fabula.org:443/colloques/document5674.php>
- HERSANT, Marc, « Discours de vérité et virilité blessée dans les *Commentaires de Monluc* », dans Chantal Liaroutzos et Anne Paupert (dir.), *La discorde des deux langages : représentations des discours masculins et féminins du Moyen Âge à l’Âge classique*, actes du colloque organisé à Paris 7-Denis Diderot les 13 et 14 mai 2005, *Textuel*, n° 49, 2006, p. 239-256.
- KUPERTY-TSUR, Nadine, « Justice historique et écriture mémorialiste », dans Nadine Kuperty-Tsur, (dir.), *Écriture de soi et argumentation : rhétorique et modèles de l’autoreprésentation*, Actes du colloque de l’université de Tel-Aviv, 3-5 mai 1998, Caen, Presses universitaires de Caen, 2000, p. 47-64.
- , « La trahison des maîtres », *Seizième Siècle*, vol. 5 / 1, 2009, p. 33-44.
- , *Se dire à la Renaissance : les mémoires au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1997.
- LE GALL, Jean-Marie, « François I<sup>er</sup> – roi-chevalier vaincu et captif, ou de l’usage de l’éthique chevaleresque pendant l’année de Pavie, 1525-1526 », dans Martin Wrede (dir.), *Die Inszenierung der heroischen Monarchie : Frühneuzeitliches Königtum zwischen ritterlichem Erbe und militärischer Herausforderung*, Munich, Oldenbourg, 2014, p. 128-151.
- , *L’honneur perdu de François I<sup>er</sup> : Pavie, 1525*, Paris, Payot, 2015.
- PIETTRE, Lionel, « Les vitesses du conseil : “passer outre” et temporiser dans l’œuvre de Guillaume Du Bellay », dans Alicia Viaud et Justine Le Floc’h (dir.), *Les Vices du temps. Précipitation, impatience et inquiétude au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Champion, à paraître.
- , *L’Ombre de Guillaume du Bellay sur l’écriture de l’histoire à la Renaissance*, Genève, Droz, à paraître.
- POIRION, Daniel, « Théorie et pratique du style au Moyen Âge : le sublime et la merveille », *Revue d’histoire littéraire de la France*, vol. 86 / 1, 1990, p. 15-32.
- RENTET, Thierry, « Anne de Montmorency (1493-1567) : le conseiller médiocre », dans Cédric Michon (dir.), *Les conseillers de François I<sup>er</sup>*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 279-312.
- SABLON DU CORAIL, Amable, 1515, *Marignan*, Paris, Tallandier, 2015.
- STANESCO, Michel, *Jeux d’errance du chevalier médiéval : aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leyde, Brill, coll. Studies in Intellectual History, 1988.
- , « Les lieux de l’aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant », *Études françaises*, vol. 32 / 1, 1996, p. 21-34.
- , *Lire le Moyen Âge*, Paris, Dunod, 1998.





VAUCHERET, Étienne, « Fleuranges ou Florange (Robert de La Marck, seigneur de) », dans Georges Grente (dir.), *Dictionnaire des Lettres françaises : le XVI<sup>e</sup> siècle*, éd. revue et mise à jour sous la direction de Michel Simonin, Paris, Fayard/LGF, 2001, p. 518-520.

VIRASTAU, Nicolae, « L’ethos du mémorialiste de Comynnes à Monluc et l’évolution du genre avant le XVII<sup>e</sup> siècle », colloque « Posture d’auteurs : du Moyen Âge à la modernité », 2014, consulté le 9/11/2021, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document2408.php>